

La tentation de l'écrit personnel chez Robert Margerit

par Sandrine Marcillaud-Authier*

« **É**CRIRE, c'est toujours écrire moi. J'écris, je signe ou je ne signe pas, mais le graphologue m'identifiera, à peu près sûrement. J'écris moi, mais qui est moi ? Il semble bien que mes écritures prennent place dans un horizon incurvé, dans un espace courbe, dont le rayon de courbure s'ordonne en fonction de ce foyer imaginaire où je suis censé faire résidence »¹. Georges Gusdorf met les points sur les « i » du « moi » et de l'« écriture ». En établissant une étroite corrélation des deux sphères –la personne, le texte– il élargit le champ sémantique du fameux *Cogito* cartésien : assurément « je pense donc je suis », mais plus encore ne suis-je qu'en pensant ? Paul Valéry avait résolu le problème (nous citons de mémoire) : « Il y a des jours où je pense, il y a des jours où je suis ». Le *Cogito* retentirait alors pour renvoyer aux ténèbres extérieures ce que Georges Gusdorf nomme « la confession primordiale, avant l'émergence d'un sens », laquelle correspond à la préhistoire de l'*infans*, de celui qui ne parle pas encore. Sa conscience n'en est pas encore une : elle est directement héritière du « sein maternel obscur et fécond, où s'agiteraient des inspirations à l'état larvaire, fondement inorganisé de ce qui est moi ». Une fois consacré ce commencement radical de la conscience, elle tourne alors à plein sur son terrain d'élection. C'est le règne de la « conscience tranquille », de l'être qui sait qu'il pense. Mais, ajoute Georges Gusdorf, « si, pour l'auteur du Discours, le tour est joué, le lecteur reste sur sa faim ». Le *Cogito* de l'écriture intègre donc d'autres espaces subjectifs et redéfinit autant la matière que l'étendue de ma personne : « le regroupement de mes

* Sandrine Marcillaud-Authier est professeur de Lettres à Châtellerault.

1. Georges Gusdorf, *Lignes de vie II, Auto-bio-graphie*, Éditions Odile Jacob, 1991, p. 123.

écritures est plus moi que moi, puisque je n'ai jamais été et jamais ne suis tout ce que je suis »². Ce regroupement -recueil, recueillement-, est-ce là une postulation dont puisse témoigner Robert Margerit ? Le double Cogito qui cautionne notre propos se révèle-t-il opérant ? Cerner chez l'écrivain l'« horizon incurvé » qui harmonise sa parole, risque de ne dessiner qu'une ellipse. Ce qui se voudrait une totalisation de son discours sur soi bute sur une difficulté majeure : la retenue de l'artiste, fort peu enclin à l'exhibition sociale de sa personne comme aux révélations impudiques sur son moi. Notre étude entend tracer quelques linéaments sur une surface fragmentaire et discontinue. La prise en compte du discours margeritien sur l'intime requiert la convocation de textes pluriels et hétérogènes qui tous, selon des procédures et modalités spécifiques, expriment la difficulté de l'exercice. Dire le moi -et chez l'artiste, le moi fondamental rencontre le moi créateur, différent lui-même du moi social comme nous l'a appris Proust- c'est mettre en texte une entité mouvante et évolutive, rebelle par essence à la fixation verbale. Ce moi multiple sollicite donc des formes d'expression elles-mêmes multiples... Nous parcourrons certains textes où Robert Margerit traduit le mystère de l'être-au-monde, qu'il s'agisse de fragments autobiographiques, de la technique du journal de la vie d'écrivain, de chroniques parues dans la presse, et dont les facettes entraînent les innombrables réverbérations d'un autoportrait ondoyant et pailleté.

Monstruosité informelle du « Machin* »

La situation de Robert Margerit au regard de la littérature de l'intime témoigne d'une ambivalence absolue comme si, en lui, l'écrivain répugnait à employer une forme d'écriture dont il salue par ailleurs les mérites éminents. En 1948, le service de presse lui livre l'*Anthologie du*

2. *Ibid.*, p. 124.

* Pour consulter le glossaire, voir page 67.

Journal intime de Maurice Chapelan. Figurent dans cet ambitieux florilège les textes canoniques, Maine de Biran, Benjamin Constant, Stendhal, Amiel, etc. Le diarisme* est une excellente propédeutique à la littérature en général. Si cette dernière offre à l'homme le moyen de se connaître – c'est en cela que l'écrivain est un Prométhée civilisateur – le journal intime est alors un phare indispensable. Mais en même temps l'exigence absolue de véracité exclut en théorie tout projet rhétorique. Le cœur mis à nu appelle une verbalisation transparente, fuit en apparence les appogiatures* de l'esthétisation, à telle enseigne que ce réservoir informatif doit, suprême écartèlement, ne pas se donner comme littéraire :

Dans une telle occupation, un homme ne songe pas à faire des phrases. Il écrit pour dire et non point pour la façon de dire, contrairement à l'écrivain public pour qui la forme compte autant sinon plus que le fond. Dans l'intimiste, l'homme se défait de l'art au profit de la vérité complète. L'exclusive importance de cette vérité est telle chez certains, qu'ils ne se soucient même pas de pouvoir la fixer d'une manière compréhensible. [...] D'autres, au contraire, même parmi ceux qui ne songent pas à la publication éventuelle de leur journal, soignent leur expression. Ceux-ci, par là-même, se peignent non moins véridiquement que les autres. Les phrases marmoréennes de Vigny, ses réflexions frappées comme des médailles, représentent bien le stoïcisme hautain de ce désespéré, tandis qu'Amiel, avec son style d'analyste minutieux, un peu prolix, fleuri et assez naïf, reste l'honnête professeur qu'il fut dans le siècle³.

Robert Margerit saisit parfaitement les enjeux du diarisme*, ainsi que la problématique centrale de toute écriture de soi : d'un côté le texte et ses nécessités propres, de

3. Robert Margerit, « Des journaux intimes », *Le Populaire du Centre*, 28 janvier 1948.

* Pour consulter le glossaire, voir page 67.

l'autre le moi et ses revendications inaliénables. Comment alors faire coïncider ces deux dimensions dont le rapport n'est pas naturel dans une formalisation qui paraisse telle au demeurant ? Le diariste extériorise son paysage intérieur, ses angoisses, ses espoirs. Pour qui ? Pour lui-même ? Pour les autres ? Entre le confessionnal et le divan, la cure étend ses bras... Robert Margerit est sensible à cette catharsis* que procure le journal : dire son impuissance est par exemple le moyen de s'en délivrer, de « supporter ce désespoir –parfois de transformer ces impuissances en vertus philosophiques », entre « complaisance » et « haine » de soi. Robert Margerit écrivait pendant la guerre :

La minutieuse notation des faits et des pensées quotidiennes arriverait à avoir un véritable intérêt si elle était totale, si elle ne reculait devant rien. Mais alors un journal serait un cahier compromettant ; il ne pourrait sortir de l'intimité ; il faudrait le détruire avant la mort, car qui consentirait de laisser à ses enfants, à ses héritiers, trop d'intimes et pas toujours flatteuses notions de lui-même⁴.

La temporalité du journal sinue avec celle de l'existence recueillie mais pas pour autant nécessairement ordonnée. Décidément, il faut que l'écrivain, non seulement accepte de livrer plus qu'il ne souhaite parfois, mais encore fasse un livre qui ne lui semble pas conforme à la haute idée qu'il s'en fait. La contradiction est insoluble et Robert Margerit décide d'occulter, pour la postérité, le journal intime de sa vie. Quand on écrit au jour le jour, la vie n'est pas devenue une destinée synoptique, comme dans un roman, et Robert Margerit ne reconnaît pas l'œuvre où il a pourtant essayé de se connaître. Cet enfant illégitime dort dans ses tiroirs, ce bel au bois dormant n'a pas droit de cité. Tout juste nous autorisons-nous de le citer. *Singulier-Pluriel* : singulier texte pluriel d'un moi

4. Robert Margerit, « Propos sur la littérature », *L'Appel du Centre*, 3 juin 1941.

* Pour consulter le glossaire, voir page 67.

pluriel parce que singulier. Mais livre inabouti, *a-littéraire*, où tout est dit sans pouvoir l'être à haute voix. Robert Margerit y remâche, rumine, ressasse et triture ses pensées d'homme vieillissant. Il a soixante ans, son œuvre est derrière lui. Les années soixante-dix s'ouvrent sur une béance. Le corps est sans force, tant l'astreinte au labeur quotidien a été rude. Le manuscrit comporte des ratures. Mais il ne ressemble pas à ce bain chaud de mots que Robert Margerit évoquait au sortir de la guerre pour désigner l'enfant cajolé, le manuscrit charnel de l'œuvre faite, le fruit du travail patient et vainqueur chez les artistes véritables : « Aucun exemplaire imprimé, fût-ce sur chine ou sur japon impérial, ne peut devenir leur livre. L'authenticité de celui-ci, sa réalité, restent attachées à ces feuilles gribouillées, raturées, salies, cornées, qui ont été pendant des mois les témoins et les aides de notre vie »⁵. Non, décidément, celui-ci est d'une autre facture. Minutieusement dactylographié, il procède d'une volonté opiniâtre de mettre au net les jaillissements désordonnés de la veille ou du matin. La tentative de clarification est constante, mais comment venir à bout du vide ? Alors le diariste s'applique et s'acharne à cette comptabilité visqueuse et démembrée de son moi. Immergé dans le devenir de sa pensée, à ras de conscience, il ne peut même rendre compte pour lui-même de la croissance de ce texte imprévisible comme la vie. Le lundi 16 août 1971, il consigne son malaise, son inaptitude à identifier le magma de son journal innommable :

Une pensée si fuyante que l'on ne sait jamais au juste ce qu'elle est ni comment on la retrouvera si on la quitte. Quand on écrit un roman, s'il va bien il suffit de relire le dernier paragraphe ou la dernière page, et la suite vient d'elle-même, parce qu'un roman -avec ou sans plan- porte en soi sa continuité. Il se déroule,

5. Robert Margerit, « Manuscrits », *Le Populaire du Centre*, 10 avril 1945.

il entraîne les idées. Dans ce *Machin**, ce sont les idées qui entraînent l'expression. Ou ne l'entraînent pas. Ce Mémorial, j'en suis écœuré⁶.

Le texte prolifère en dictant sa loi énigmatique. Amorcé en novembre 1970, mois des morts, mois du début de la fin, il se présente à la fois comme un agenda, un éphéméride, et une mosaïque de fragments hétérogènes qui tous, par-delà leur apparente cacophonie, disent le besoin irréprensible d'écrire. Improbable tissu qui se détisse au cours de son tissage, comme chez Pénélope, en attendant le retour du Sens :

Ce livre se détruit à mesure qu'il se fait –en admettant qu'il se fasse. Mémoires, roman, journal : il est tout cela et rien de cela. [...] Nous serions sages, je crois, de considérer désormais cet ouvrage comme un album, une collection d'instantanés intellectuels n'ayant de valeur, s'ils en ont une, qu'intrinsèque⁷.

À ce titre, et en dépit de l'incompréhension et du découragement margeritiens, le journal saisit la conscience, non seulement dans son flux temporel, avec ses méandres et ses voltes, mais encore au stade premier du besoin de littérature. Le diariste l'avoue, la disponibilité nauséuse où tout son être bandé se projette vers *l'à-venir*, est en même temps l'attente d'un accueil, l'ouverture à la création : « Patienter, oui, bien sûr. Attendre. Encore, toujours attendre !... Attendre le hasard, la rencontre, l'imprévisible conjoncture capable de déclencher quelque chose »⁸. Se confiant à soi, se confiant au texte miroir, le scripteur recrée les conditions de la littérature, recrée la littérature à son stade originel. Cruel, le paradoxe veut que de façon simultanée cet ensemble de départs hybrides corresponde à un inventaire de tout ce qui l'en sépare. Le fossé s'est creusé entre l'écriture et Robert Margerit. L'ouverture du

6. Robert Margerit, *Singulier-Pluriel*, (inédit), p. 58-59.

7. *Ibid.*, p. 35

8. *Ibid.*, p. 1

* Pour consulter le glossaire, voir page 67.

journal se fait sur la maladie, le dérangement de la mécanique corporelle. C'est à cause d'elle –grâce à elle– que va être entrepris le projet, insensé aux yeux de son promoteur, de récapituler les trois décennies de l'itinéraire créateur. La diminution physique de l'écrivain induit la nécessité de l'introspection réflexive. Entre vingt-cinq et cinquante-huit ans, Robert Margerit a composé quelque vingt-cinq volumes, douze mille articles, à raison de dix à quatorze heures de travail quotidien. Les dimanches et jours fériés n'ont pas été chômés... Aujourd'hui, il lui est impossible d'écrire, mais il lui est impossible aussi de ne pas écrire. Voilà la tension permanente, viscérale, qui sous-tend le projet « autobiographique ». Peut-on voir en soi quand les yeux renoncent ? La cécité partielle et intermittente brouille le rapport au monde, perturbe les sensations, dont toute l'œuvre romanesque est si abondamment nourrie. Même la rue est devenue « un monstrueux manège de formes confuses, agressives, tourbillonnant dans une stridence assourdissante »⁹. Le calvaire est enduré sans faiblesse de mars 1968 à mai 1970. L'écrivain cherche alors des substituts à la graphie, son épouse Françoise lui procure un magnétophone à qui il va dicter des mots d'abord incertains et malhabiles, des poèmes... Puis c'est la lente convalescence, peuplée à nouveau d'articles, d'un projet d'« étude sur la période révolutionnaire en Limousin et dans la Marche, qui s'acheva vers la mi-septembre. Cent-vingt-cinq jours pour écrire soixante pages »¹⁰. Au moment où commence le « Machin* », Robert Margerit remonte la pente de l'écriture (de soi). Mais la déflation pathologique de sa personne est devenue une antienne*. L'ensemble du texte est scandé par les marques de la fatigue, de l'apathie, de la souffrance. Dès lors que sa santé s'est altérée, Robert Margerit se souvient combien les membres de sa famille ont été pareillement frappés, sa

9. *Ibid.*, p. 3.

10. *Ibid.*, p. 5.

* Pour consulter le glossaire, voir page 67.

sœur, jadis atteinte d'une angine couenneuse qu'il avait d'abord prise pour un abcès à la gorge, sa grand-mère, tôt partie... Son père, gagné par une grave pneumonie, le quitte non sans lui laisser une image obsédante et indécible. La présence dans son souvenir de cette figure en général totemique articule la thématique de son propre vieillissement sur celle, englobante, de l'âge et de ses déperditions. Lui, « l'enfant de vieux » retrouve ce père lointain alors que convergent symboliquement les déclin :

Soixante ans. Toute une vie. En fait, mon père était seulement aux deux tiers de la sienne. À ma naissance, il avait vécu deux fois trente ans ; il devait vivre encore trente années. Mais ces deux premiers tiers j'en ignore à peu près tout ; et, après avoir passé au total dix-sept ans avec lui puis l'avoir ensuite revu de loin en loin, quand je l'évoque je n'obtiens qu'une image mal lisible, pareille à un cliché plusieurs fois impressionné. La silhouette est grande, mince, très droite, puis moins droite, puis un peu tassée, de plus en plus maigre ; le visage mat aux traits sculptés, avec le nez aquilin, la bouche très colorée sous la moustache, sans barbe, avec une courte barbe carrée, avec une plus grande barbe blanche. Enfin la figure de mort, merveilleusement calme, les lèvres restées étrangement roses. [...]

Ma propre soixantaine ne me renseigne en rien sur celle de mon père. Avait-il comme moi le sentiment d'être à la fois beaucoup plus jeune et bien plus vieux ? [...]

L'avenir qui me tracasse est un triste destin de vieux : celui de F. et le mien. Et aussi le devenir d'un monde qui croit se métamorphoser mais que je vois en réalité se détruire jour après jour¹¹.

Rébus des êtres, du moi, de la pro-création/création. Les aînés s'en sont allés, bientôt viendra le tour des cadets. Le pessimisme et l'atonie sont corroborés par l'omniprésence

11. *Ibid.*, p. 9-10.

des indices climatologiques dans *Singulier-Pluriel*. Dans leur immense majorité, ils font état d'un temps pluvieux, maussade, froid, gris, orageux et venteux, à l'image du paysage intérieur du diariste. Ou alors la chaleur est épuisante. Bref, la dépression du moi et son vague à l'âme indéfinissable, la succession des jours fades, sans vie puisqu'elle s'amenuise. Dans un autre journal, celui de *La Révolution*, Robert Margerit faisait cet aveu comparable –et fréquent– le 26 juin 1961 : « Je ne souffre plus du tout, et cependant je ne vais pas bien. Après les vers, c'est sans doute ma crise estivale de collibacillose. Il faudra revoir le docteur quand j'en aurai le temps »¹². L'humeur mélancolique, la bile noire : toujours la physiologie et les craintes qu'elle suscite. Invariablement la somatisation.

Ce « moi » qui, en définitive, souffre d'être, ne se borne pas au constat de ses décrépitudes ou de ses nébulosités intérieures. Le discours du moi, à partir du moment où il est écriture, n'est pas une expertise comptable, une *mimésis** référentielle, un décalque du vécu et de la conscience plongée dans l'immédiat. Il table plutôt sur une mythification de la destinée personnelle. Il nous faudrait encore bien des pages pour en préciser les motifs, les formes littéraires, l'intrication de l'imaginaire dans la représentation de l'expérience personnelle, le roman familial dans la perspective freudienne, etc. Le diariste entrelace discours et récit, et même ce dernier transpose, altère, gauchit : Robert Margerit s'invente un frère, rebaptise certains êtres qui deviennent *ipso facto* personnages. Les procédures énonciatives ajoutent au miroir biseauté le registre de la théâtralisation de la parole démultipliée, emblème du moi protéiforme : le texte oscille en permanence du « je » testimonial au « il » de la distanciation et au « tu » de l'apostrophe ironique. Les dispositifs de l'écriture mettent en musique l'auto-dénigrement et le

12. Robert Margerit, *Journal de la Révolution, Histoire d'un roman*, Lavauzelle, 2001, p. 68.

* Pour consulter le glossaire, voir page 67.

peu d'enthousiasme pour une remémoration qui ne serait pas l'auxiliaire de la transposition romanesque, qui ne brancherait pas le biographique sur le canal esthétique. L'écrivain se cherche tous les alibis pour ne pas se disséquer. Gageons toutefois qu'au centre de l'« espace courbe » dont parlait Georges Gusdorf, se loge un microcosme phantasmatique que Robert Margerit a cherché toute sa vie, à l'instar de la pierre philosophale : l'enracinement dans le champ magnétique de l'enfance. Son ami Georges-Emmanuel Clancier l'a chanté avec moins d'arrière-pensées. Nous voulons dire par là qu'il n'est pas inhibé chez le poète, mais pleinement revendiqué. Le moteur douloureux de la quête margeritienne, c'est l'appropriation tâtonnante, dans l'exil qu'est la vie adulte, -la reconquête de cette topographie originelle. *Singulier-Pluriel* aura au moins servi d'échographie mentale :

À soixante et un ans, il m'arrive encore de penser confusément : Quand je serai chez moi. Donc je conserve dans mes profondeurs le besoin, l'espoir de trouver mon lieu, mon cadre, mon nid. [...] Pas si absurde. Notre lieu, notre chez nous, c'est tout bonnement notre enfance. Tu ne veux pas le savoir, mon adjudant. Fort bien. Il n'en existe pas moins dans ton souvenir, ce sentiment de sécurité, informulé mais actif, que te donnaient tes parents. Tu gardes dans tes profondeurs, comme tu dis, la nostalgie de ce royaume sinon heureux (car ni toi ni moi, ni le poète amateur de fantastique, ni ce quatrième autre : le peintre-graveur qui ne se manifeste plus guère, ne sommes aptes à être heureux), du moins préservé. Bon, bon, rêve à autre chose, à ta maréchale, à Louis XVIII, tant qu'il te plaira. Le souvenir est patient¹³.

13. Robert Margerit, *Singulier-Pluriel*, p. 31-32.

Fragments, détours sur soi

Le manteau d'Arlequin du moi s'écrivant ne satisfait donc pas Robert Margerit. Il n'est pas venu à bout de cette couture. Les ourlets ne sont que faufiletés. Et pourtant le lecteur a besoin d'un complet... Il faut alors d'autres étoffes et d'autres façons, entre le drapé et le justaucorps. Les textes brefs où l'écrivain n'est pas censé se dire composent une surprenante polychromie. Ils l'expriment autant mais par accident. Nous ne saurions collationner ici l'ensemble des articles autoscopiques. Feuilletons rapidement le *feuilleton* journalistique du moi lui-même *feuilleté*, du moi marbré et disparate, mais essentiellement réduit à son levain et à sa pâte d'écrivain. Celui-ci reste très réservé, voire sceptique, quant à l'intérêt littéraire du matériau intime, s'il n'est pas l'objet d'une totale refonte préalable par l'imagination :

Je ne sais si, comme on le dit, les hommes restent de perpétuels enfants, mais professionnellement je constate que la plupart d'entre eux sont obsédés par leur enfance et leur jeunesse. On le reconnaît avec évidence au nombre étonnant de livres produits par cette obsession. [...] Sans doute, le grand exemple de Proust porte-t-il beaucoup de jeunes auteurs à penser qu'ils peuvent bien suivre ses traces. Eux aussi, ils ont un passé, ils l'estiment tout aussi riche, pittoresque, captivant, que celui de Proust. Pourquoi chacun ne ferait-il pas à sa manière propre sa recherche du temps perdu ! [...] C'est une idée trompeuse. En fait très peu d'hommes, peu d'écrivains même, ont le pouvoir de redonner aux choses de l'enfance, si banales et si connues, une réalité neuve. Et cette réalité, on ne la reconstitue que grâce à de très subtils artifices. Lorsque nous sommes assez mûrs pour les employer, il y a beau temps que la fraîcheur enfanti-

ne s'est évaporée en nous. Sans doute se trouve-t-il une sincérité dans notre désir obsédant de recréer notre jeunesse, mais l'art que nous y employons devient une duplicité¹⁴.

Ce que Robert Margerit qualifierait de scories, à la périphérie de l'élan de la création romanesque qui les exclut, représente toutefois une substance de choix où se préfigure et s'exerce déjà, nonobstant les dénégations de l'auteur, une intention d'art. En 1934, alors qu'à 24 ans il n'a pas encore publié son premier roman (*Nue et nu* le sera deux ans plus tard aux éditions du « Grenier »), Robert Margerit tente de s'arracher à son *ego* et énonce autant un *ars vivendi* qu'un *ars scribendi* où domine un volontarisme vitaliste de type héroïque, symétrique de son Humanisme philanthropique, loin des alanguissements hédonistes, voire de l'individualisme moderne : « Celui qui vit pour lui-même est d'avance condamné, celui qui s'attache à un résultat, humble ou grand, peu importe, à l'abri de la stérile contemplation de soi-même, connaît la joie de l'œuvre qui s'accomplit »¹⁵. Quelques années plus tard, à l'automne 1937, dans « Almanach des Mœurs », nouvel éloge de l'effort pour dissiper la part d'ombre inhérente à cette complexion mélancolique, à cette bile noire qui lui ferait presque envier les natures joyeuses si elles n'étaient pas dupes d'elles-mêmes : « Je ne crois pas, cependant, qu'un homme aux yeux ouverts puisse nourrir toujours en lui cette faculté de réjouissement. Cette aptitude sous-entend comme corollaires obligés, quelque inconscience, assez d'égoïsme ». Étonnante dépréciation du « moi », incessamment subordonné à de plus hautes visées. Ce « moi » qui se flagelle ne cesse pourtant d'explorer ses propres rêves, son ambition forcenée d'écrire. Le 6 avril 1938, Robert Margerit publie un conte court dans les colonnes du *Populaire*, « Une œuvre

14. Robert Margerit, « L'enfance et la jeunesse » *Le Populaire du Centre*, 18 octobre 1956.

15. Robert Margerit, « L'effort nécessaire : une société n'est grande que si un grand idéal ordonne et dirige les forces de ses citoyens » *Le Populaire du Centre*, 31 octobre 1934.

d'art ». L'auteur n'a fait que se dédoubler dans la fiction. Paul, le protagoniste, un « garçon extrêmement sensible, intelligent et généreux » qu'animent « une volonté ferme, une grande puissance de travail et une absolue maîtrise de soi-même », c'est aussi le chroniqueur et le jeune romancier auréolé du succès de son premier livre, mais qui se cherche assidûment, qui ne songe qu'à se livrer totalement aux mots, et qui ne sait pas encore où le mène la quête qui l'exténue : « Il continuait à travailler sans fièvre, sans aucune concession à la mode, pour le plaisir de créer, de se sentir chaque jour plus maître de sa plume et de sa pensée ». Paul réussit à sculpter son « moi », à le soumettre à une discipline de fer qui apparente l'effort créateur sinon à une mystique, du moins à une éthique. L'idéal quasi stoïcien de souveraineté intérieure que se fixe Paul n'a d'égal que le mouvement violent de Robert Margerit pour dompter les passions. Muselées, disparaissent-elles vraiment ? Bien des lignes trahissent la résistance au dressage. C'est alors qu'affleure la sensibilité de l'écrivain, que ressurgit le passé, que se réveille cette jeunesse dont il tremble qu'elle ne le blesse davantage encore. La guerre exaspère-t-elle ce désarroi contre lequel Robert Margerit édifie de manière récurrente la digue idéaliste de son impaviderité, de sa résistance intérieure ? Il fait paraître le 20 mai 1941 dans *L'Appel du Centre* des « Souvenirs d'un étudiant » qui mériteraient d'être intégralement reproduits. Les premières lignes redonnent vie au garçon rêveur, un peu distant, souffrant de son inadéquation au monde mais désireux tout à la fois de plénitude sensuelle et spirituelle :

Je n'avais pas encore vingt ans. Mes amis couraient les filles. Moi, elles me faisaient un peu peur. J'attendais, plein de curiosité, d'envie, d'une espèce d'ivresse du désir qui se sublimait, ramenait toute

chose à cette féminité dont j'étais amoureux. Tous les aspects de la grâce cristallisaient autour de cette passion. Les fleurs, un beau ciel, un gant gardant la forme d'une belle main, une parure, une étoffe, un sourire, le son d'une voix, la fraîcheur de l'eau, et même rien, rien que ma délicieuse fièvre, nourrissaient mon amour de l'amour.

L'univers du *Grand Meaulnes* et la silhouette envoûtante d'Yvonne de Galais ne sont pas loin. Du coup se justifient les obsessions érotiques de l'écrivain dans les romans ultérieurs. Puis les souvenirs maintenant se pressent, comme libérés de la censure de la conscience au labeur. On n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans, murmurait Rimbaud. C'était l'heureux temps des jeunes filles en fleur, les tilleuls de la promenade vous avaient de ces saveurs... Voici les cafés insouciantes, leurs terrasses, leurs crépuscules à « la lumière cendrée ». La vie alors était exquise, Robert Margerit osait s'abandonner. La nostalgie n'est plus ce qu'elle était :

Parfois, le matin, au sortir d'un cours de droit constitutionnel ou de ces Biens que nous ne possédions pas et qui maintenant nous possèdent, nous descendions à la piscine. Sorti de l'eau, couché sur la plage de ciment, je regardais mes amis et mes amies se jouer des vagues que leurs jeux soulevaient. Les corps minces avaient dans l'eau des grâces confiantes plus précises encore que sur terre. Que leur jeunesse ruiselante, que leur pureté musculeuse, étaient belles. Ils étaient le rythme même et le chant de la vie.

L'eau et les rêves, l'eau et l'érotisation du désir. Nous pourrions proposer une lecture bachelardienne de ces lignes. Elles témoignent d'un âge d'or révolu, d'un paradis perdu. Robert Margerit faisait son droit à Limoges. On

voulait qu'il fût notaire. La belle blague... Son gagne-pain, ce sont les recherches qu'il mène pour les généalogistes. Il passe des heures dans les registres paroissiaux, se passionne pour l'histoire locale et la peinture. Sa hantise : l'incarnation. Elle est en partie le revers de son discours compulsif sur ses insuffisances, ses insatisfactions, le déclin et la maladie. La fascination picturale pour tous ces corps qui scandent l'œuvre romanesque, ressortit à une mythification effarée mais poétique de la chair inaccessible, de la chair immarcescible de la jeunesse. La création entendra supprimer la distance que le temps n'a fait que creuser entre les corps et celui qui les contemple. Écrire c'est donc posséder ce que je n'ai pas, prendre verbalement possession de ce que je n'ai pas encore ou n'ai plus, et l'arracher au mécanisme funeste de la dégradation historique :

Il y a là quelque chose comme une revanche. Enfant, lorsque je désirais un jouet que l'on me refusait, je trompais mon désir en dessinant son objet. Ainsi, jadis, j'ai convoité, violemment parfois, une bicyclette. Pendant cinq ans j'ai couvert mes cahiers de vélos dont je dessinais le contour des roues en me servant d'un sou de bronze. Un jour je l'ai eu, mon vélo. Il était plus beau que mes dessins, mais il me paraissait moins réel. Après l'avoir possédé en le créant en moi et sur le papier, j'essayais de le posséder par l'usage. Je n'y trouvai pas, hélas ! la centième partie du plaisir que j'avais pris à imaginer le plaisir que j'y prendrais. Je me lassai très vite de cet objet trop réel sur lequel je n'avais plus pleins pouvoirs¹⁶.

Ce dont le « je » fait l'expérience tragique, cette figure allégorisée du manque, du creux, de l'abîme, envahit les traces sporadiques du récit mémoriel impossible de Robert Margerit. Comment être autobiographe ? Nous le redirons : en étant romancier, en passant du vide ou de sa

16. Robert Margerit, « Propos sur la littérature » *L'Appel du Centre*, 3 juin 1941.

menace, au plein. Le puzzle est trop douloureux à reconstituer. Transmuter les matériaux sera plus supportable. Quand le chroniqueur se transporte dans son enfance pour son lecteur, elle est devenue extra-terrestre. Elle représente une civilisation défunte, celle d'une ruralité rigoureusement anachronique pour la conscience contemporaine :

Quand j'étais enfant, je faisais plusieurs fois par an de longs séjours à la campagne dans un petit village de la Corrèze. Sur la place de ce village, doué de particularismes absolument à lui, et cependant semblable, au fond, à mille villages de France, une fontaine murmurait sous de grands platanes, l'église dressait son porche à cordons romans, et, en face, par l'ouverture ceintrée d'une bâtisse qui n'avait guère changé depuis le Moyen Âge, on voyait briller un feu qui s'attisait par moments, et jetait, lorsque la nuit venait, de longs éclairs dans l'ombre¹⁷.

L'antre du Maréchal-ferrant n'ajoute pas à une imagerie sociale dont se repaît aujourd'hui le culte folklorique du suranné. Elle symbolise vraiment un temps arcadien et matriciel où l'enfant accomplissait son rite initiatique, où l'adulte percevait la proximité avec la nature et l'harmonie primitive. L'industrialisation a sonné le glas de cette cité terrestre, métaphore du ventre. Antre utérine où le « moi » pèlerine. Antre dont le souvenir brûle... Le monde déchu par la matérialité triomphante porte néanmoins la marque de cette beauté vaincue, de ce rayonnement qui prend fin avec la jeunesse de celui qui parle. Un bilan qui date des années noires, paru dans *L'Appel du Centre*, a pu fournir l'amorce, la genèse et l'armature des premières lignes du *Dieu nu*. Souvenons-nous : « Jamais on ne vit plus bel automne, plus somptueux. Quel concert de séductions dans ces journées poudrées de bleu, qui sentent

17. Robert Margerit, « Propos : Artisans et Ouvriers, ou Réflexions sur deux souvenirs » *L'Appel du Centre*, 8 août 1942.

le miel et le fruit trop mûr... »¹⁸. Pour qui douterait du témoignage auctorial, il faut lire « Réflexions et souvenirs » :

Combien de gens savent que l'automne 1942 a été exceptionnellement magnifique, d'une magnificence telle que l'on n'en avait point vu de semblable à celui-ci depuis des années ! Et combien de gens s'en soucient ! L'été s'est éteint avec une discrète splendeur, tandis que l'hiver s'avancé on eût dit à pas feutrés. Cet automne ne flamboyait pas ; la Toussaint passée, les arbres étaient encore très feuillus, et, depuis la ligne bleue intense des collines à l'horizon, l'hiver se glissait avec discrétion sous les gris verts, les gris ocres, les gris roux où, de place en place, quelques sycomores faisaient seuls éclater de violentes flammes jaunes.

Les différences de phrasé entre les deux textes s'imposent. Pour une fois, Robert Margerit s'alanguissait dans la confiance. La perception est présentée dans sa singularité -rareté de ce qui est vu, unicité du point de vue-, le tour en est même imperceptiblement rousseauiste (« je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, etc. »). Le romancier resserrera en accentuant les particularités olfactives. Rien n'ôtera aux deux textes leur ancrage dans le vécu margeritien, leur obsédante coloration autobiographique. La mémoire dolente est chargée de signes thanatologiques* : la Toussaint, le mois des morts, l'irré-médiable. Puis, dans « Réflexions et souvenirs », le récit d'un trépas qui réitère celui, jamais surmonté, du Père dans *Singulier-Pluriel*. Les phrases sont un thrène* : « Plus tard, à la fin de nuits atroces, où je venais de veiller au chevet d'un être qui m'était plus cher que moi-même et d'assister, abominablement impuissant, à sa minutieuse agonie, la beauté de magnifiques aurores d'août me semblait une insulte à ma douleur et à cette agonie ». Que puis-je donc dire de moi si la nature malgré tout reste

18. Robert Margerit, *Le Dieu nu*, Gallimard, 1951, « Le livre de poche » n° 524, réédition de 1960, p. 11.

* Pour consulter le glossaire, voir page 67.

belle sans moi ? Mon absurdité, ma contingence, mon néant. Que puis-je dire qui ne soit si patent ? Je ne le vois que trop. Mes livres seront mon tombeau. Inutile de le préciser, on le sentira...

Il me reste alors à composer les miens et à parler de ceux des autres. Si l'on y prête attention, ce que je lis me sert de rétroviseur. À propos de *Bonheur du jour* de José Cabanis, Robert Margerit se dévoile incidemment. Le « je » de la fiction l'a séduit, et la petite musique du roman ressuscite en lui, comme en tournant les pages jaunies d'un album de famille, les choses d'avant et les êtres perdus. Mais si cet envoûtement suscite l'ineffable mélancolie du lecteur en le renvoyant à lui-même, ce dernier voile sa chronique des teintes lasses d'une amertume non feinte. Robert Margerit interprète à sa façon l'éloge des livres auquel s'emploie le narrateur de José Cabanis. Mieux encore, il saute sur l'occasion pour se peindre par lecture interposée. C'est le lecteur professionnel qui parle ici, le Sisyphe de Thias possédé par les livres et dépossédé de lui-même :

L'enfer de notre maturité peut être fait de ce qui était le bonheur de notre jeunesse ; le plaisir de lire, se transformer en horreur de lire, même un roman séduisant comme celui-ci. C'est toujours ce que nous aimons qui nous trahit. Après avoir fait la joie de l'enfant, les chers livres peuvent faire le supplice, le dégoût, l'écœurement de l'homme condamné par lui-même aux travaux forcés de la lecture, pour avoir candidement cru que la source de son meilleur plaisir ne risquait pas de devenir jamais celle d'une nausée¹⁹.

Livres vampiriques, littératuraphagie, autophagie. Dans la bibliothèque de l'écrivain, sur sa table, et les livres à écrire : « Vous, moi et bien d'autres, nous savons que la littérature est un art et que cet art ne peut en aucune façon se confondre avec celui de vivre »²⁰. Austérité

19. Robert Margerit, « Premières personnes » *Le Populaire du Centre*, 29 septembre 1960.

20. Robert Margerit, « La littérature et la vie » *Le Populaire du Centre*, 14 mars 1961.

ascétique. La vie finit par se confondre avec l'écriture. D'où la disparition concomitante du discours sur soi et de l'existence en soi. Le paradigme en est fourni par Gustave Flaubert, l'ermite de Croisset, le cathare de la création. Encore l'autoportrait margeritien par la médiation d'un archétype littéraire. Parler de Flaubert, c'est évoquer les paramètres d'une carrière en laquelle je me projette, c'est dire symboliquement une crucifixion scripturaire qui est mienne :

Flaubert était un pur. Son ambition s'étendait jusqu'à –ou se bornait à– vouloir être un grand écrivain, c'est-à-dire un homme dont toutes les capacités de travail et les ressources vitales sont employées à écrire. Retiré à l'écart de Paris, il consacrait tout son temps et ses forces à son œuvre. Mais la littérature, avec son esprit de contradiction, n'entend pas qu'un écrivain veuille se consacrer à son œuvre. Elle exige qu'il vienne faire le beau dans les cercles littéraires et qu'il fasse passer sa réputation avant son idéal. Flaubert avait une âme de trop haute qualité pour s'incliner devant la contradiction de cette loi absurde²¹.

Flaubert, écrivain *sans histoires*, sans histoire personnelle bien sûr. Sans autres histoires que celles à raconter, et qui envahissent à tel point sa conscience qu'elle n'est plus *hic et nunc**, mais ailleurs, quelque part dans l'inventé, dans le songe. Ces remarques valent pour Robert Margerit. Dans *Singulier-Pluriel*, le processus métamorphique de la création est assimilé à une véritable transsubstantiation. Parlant de lui à la troisième personne, comme nous l'avons vu, le « je » s'affranchit de ses propres bornes existentielles, se dilate pour annexer de nouveaux territoires identitaires. Lundi 30 mars 1970 :

Après s'être si longtemps évadé dans des existences, des personnalités plus complantes que la sienne, va-t-il donc s'obséder lui-même, s'alimenter de ce dont il

21. Robert Margerit « Contradictions » *Le Populaire du Centre*, 30 juillet 1947.

* Pour consulter le glossaire, voir page 67.

ne voulait pas jusqu'à présent se souvenir sinon pour le transposer dans un roman ?

En vérité, à l'instant où il entrevoyait les plaisirs de cette « extraordinaire recherche » ne songeait-il pas -non, bien sûr, il n'y songeait pas, loin de là ; seulement son subconscient l'y préparait, il se peut- à faire écrire par un personnage imaginaire une histoire dont lui-même serait le héros, et sa propre vie le sujet ? Quelque chose comme Emma Bovary racontant *Monsieur Flaubert* avec, ou par la plume de Flaubert ?²²

Seule prévaut ainsi la transposition onirique du moi dans un autre temps, plus dense, plus présent encore que celui de la vie immédiate, celui de l'écriture, qu'il s'agisse ou non de l'Histoire narrativisée. Evoquant le passé de sa bonne ville de Limoges qu'il n'a de cesse d'explorer et d'intérioriser pour composer sa somme romanesque future, Robert Margerit évoque dans l'après-guerre le glissement d'une époque à l'autre, le transfert, la conversion fantasmatique de 1947 en monnaie temporelle de la Révolution. Voici les deniers du rêve :

Par exemple, nous aurions été parmi les électeurs qui se pressaient, le 16 mars 89, dans la chapelle du lycée pour nommer nos députés aux États. Nous y aurions vu, comme nous voyons aujourd'hui notre préfet en uniforme, le comte du Roys en habit de velours noir à boutons d'or. Nous nous serions trouvés, le 9 mai 90, sur l'emplacement du square Jourdan actuel, parmi la foule enthousiaste qui assistait à la magnifique cérémonie de la fédération des gardes nationales. Peut-être même eussions-nous été l'un de ces gardes nationaux en uniformes blancs à parements bleus, verts ou rouges, etc²³.

22. Robert Margerit, *Singulier-Pluriel*, op. cit., p. 8.

23. Robert Margerit « Histoire et intelligence » *Le Populaire du Centre*, 18 juin 1947.

La solution de l'Écriture de soi ou la solution à soi ? Transcender l'individualité

On ne nous a que trop supportés, hâtons-nous d'en finir... La cause est désormais entendue : Robert Margerit a toujours écrit sur lui-même, est toujours parti de là, mais pour résoudre les énigmes du « moi », pour suivre sa pente, comme disait Gide, pourvu que ce fût en montant. Ce misérable petit tas de secrets qui heurtait tant Malraux, il faut en faire de l'or. Et souvent on se heurte à de la boue. Assurément, l'écriture est curative. Non pas seulement soigner son « moi » –sans lui rien n'est possible– mais se soigner de son « moi », de ce qu'il a de commun et d'incomparable, faire de lui une œuvre d'art. En cela, l'écriture, qui part de soi sans songer nécessairement à y retourner, représente une épiphanie*. Elle apporte aux hommes des révélations sur leur vérité. Robert Margerit est obsédé par ce souci d'universalité, propre au classicisme, que rend manifeste le récit de destinées particulières. Il oppose en l'occurrence aux « témoins » les écrivains véritablement démiurges :

Nous appellerons œuvres de créateur les livres dans lesquels un écrivain tente, en sublimant un phénomène individuel –ou un cas, ou un type– d'atteindre les vérités souterraines de l'homme, indépendantes des époques ; et cela en essayant de toucher, sous les couches d'une logique acquise, d'un comportement enseigné, la logique animale, qui nous paraît absurde, mais qui, par rapport à notre inconnaissable destin, est la seule vraie²⁴.

Ce que l'on nomme de nos jours « autofiction » –la fictionalisation de soi pour être schématique, l'invention romanesque de soi– correspond à ce salut par l'écriture.

24. Robert Margerit « Créateurs et témoins » *Le Populaire du Centre*, 7 juillet 1960.

* Pour consulter le glossaire, voir page 67.

Ne disons pas « Ma vie est un roman », elle l'est si peu, mais écrivons-nous sur le mode romanesque. Nous ne prétendrons plus que notre existence est romanesque, mais plutôt que le romanesque donne une forme à notre existence. C'est ainsi que *La Malaquaise* réunit tous les faisceaux de l'écriture en un seul foyer irradiant : roman du monde des romanciers, roman du romancier, roman des cheminements du roman, roman du roman. Qu'importe finalement qui dit « je », ce narrateur qui ressemble tant à Robert Margerit est un romancier margeritien de soi :

Je n'y peux rien. Un romancier est obligé de se consacrer à son œuvre et non aux livres ou aux affaires des autres, quelle qu'en soit l'importance. Parce que cette œuvre représente ce qu'il y a en lui de meilleur. Elle le dépasse ; pour peu qu'elle ait des chances d'être grande, elle est le bien de tous. Il lui faut la défendre impitoyablement. Pas de charité, pas la moindre complaisance pour quiconque –et d'abord pour lui-même. Autour de l'ouvrage en formation doivent régner le vide et le silence²⁵.

25. Robert Margerit, *La Malaquaise*, Gallimard, 1956, p. 27.